

Le Pavillon de l'insolite : Montréal, ville de science-fiction vécue

Daniel Canty

Numéro 320, été 2018

Îlots urbains

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89470ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Canty, D. (2018). Le Pavillon de l'insolite : Montréal, ville de science-fiction vécue. *Liberté*, (320), 43–48.

Le Pavillon de l'insolite

Montréal, ville de science-fiction vécue

UNE PROMENADE TRANSTEMPORELLE AVEC DANIEL CANTY

Une ville s'invente en marchant. Le samedi 20 juin 2015 à 10 h, j'ai entamé, à l'invitation d'Eric Mattson, commissaire, une traversée d'environ 23 km, de la piste abandonnée de l'hippodrome Blue Bonnets jusqu'à l'île Sainte-Hélène, pour y rejoindre le site de l'ancien Pavillon de l'insolite, ultime soubresaut du rêve rétrofuturiste de l'Expo 67. En compagnie d'une petite troupe d'irréductibles, j'ai tracé (👣), neuf heures durant, un parcours en personne et en pensée le long d'un axe transtemporel (↔), où l'image de Montréal rencontre celle d'avenirs non advenus.

La marche est le double vécu de l'écriture. Le parcours était jalonné de stations, comme autant d'arrêts sur image conviant les marcheurs à l'intimité de ma démarche d'écriture : j'y exposais, à travers des récits de rêve, des anecdotes et de brèves lectures, la cartographie d'une ville de science-fiction vécue. Je réalisais également une série de photographies noir et blanc. Ce sont ces matières qui ont servi à la confection de cette carte, écriture et dessin d'une pensée en mouvement, archivant une version parallèle de la montréalité – une invitation à nous rejoindre à l'envers du monde, là où nous croyions cheminer seuls.

Mobile 1

Je m'élève le long de l'escalier roulant de la station Namur. La tubulure de métal et de lumière du mobile suspendu au-dessus de ma tête (Pierre Granche, *Système*, 1984) décompose les motifs de la géode de l'île Sainte-Hélène, à proximité de notre destination finale. Un signal pour le décollage.

Retours attendus 2

Louis Wolfson, jeune ôme *sqizofrène, auteur de *Schizo et les langues* (1970) et de *Ma mère, musicienne, est morte de maladie maligne à minuit, mardi à mercredi, au milieu du mois de mai mille977 au mouiroir mémorial à Manhattan* (1984), croyait, comme Billy Burroughs, que le langage est un virus venu de l'espace. Il tentait d'effacer l'écho de sa langue maternelle en la déprogrammant par l'entremise d'un français crypté. Il a résidé à Montréal, où l'on parle autre, de 1984 à 1994. On pouvait alors le voir, Walkman aux oreilles, travailler dans la bibliothèque de l'École Polytechnique, magasiner des billets de loterie au dépanneur, ou parier sur les courses à l'hippodrome.

Toujours les mêmes nombres? Peu importe: cheval d'un même désir. Il finirait par gagner son pari, et aller s'installer tout près du radiotélescope d'Arecibo, une des principales antennes du programme SETI (*Search for Extra-Terrestrial Intelligence*) de la NASA. Il y attend encore la révélation d'une langue extraterrestre pure.

En ce 20 juin ensoleillé, un homme taciturne, un peu enveloppé, aux sourcils touffus et au regard rentré, fait décrire des cercles à son avion miniature au-dessus de la piste désertée. Il refuse de reconnaître la présence de notre troupe de marcheurs. Il disparaîtra alors qu'on ne le regardait plus.

Du fond de l'oubli 3

Encore, des tubulures géodésiques flottent au-dessus de nos têtes. La coque d'un vaisseau mère, embrouillant l'évidence du ciel. Quand je pense à Stanley Kubrick, j'ai aussi une pensée pour mon père, né la même année (1928) que lui, décédé une adolescence plus tard (Stanley en 1999/René en 2013, à 14 ans d'écart). Saviez-vous que Kubrick a emprunté une part du cosmos de *2001 : A Space Odyssey* au film *Universe* (1960) de Roman Kroitor et Colin Low, fabriqué à l'ONF, un peu au nord d'ici? J'ai vu *A.I.* (2001), son film inachevé, échu à Steven Spielberg, fabulateur en chef de nos fantasmes enfantins, comme à un héritier, au cinéma Côte-des-Neiges, l'année de *L'Odyssée*. Outre *Dr. Strangelove*, Kubrick, il faut le savoir, n'a jamais filmé que des adaptations. Une courte nouvelle de Brian Aldiss, *Super-Toys Last All Summer Long* (1969), devient un film épique : dans les maisons de l'avenir, les familles nanties adoptent des enfants artificiels en attendant la permission des naissances. Les superjouets n'ignorent rien de l'amour, ou de la trahison des sentiments. Ils regardent tristement au loin, par les fenêtres-écrans où défilent des paysages illusoires. De la projection, je me souviens de ceci, bien que je sache moi aussi que la mémoire est une faculté trompeuse : vers la fin du film, David (presque Daniel), petit garçon artificiel, égaré loin de sa famille, s'assoupit au fond de l'océan, espérant le retour de sa mère, qu'il aime plus que lui-même. Des extra-terrestres à tête d'ampoule, voyageant dans une sorte de cube décomposable, l'éveillent de son sommeil millénaire pour l'accueillir parmi eux. La fable d'une vie s'achève dans un monde dont nous ne savons rien.

Monde sans fin 5

Là où se nouent ses halls obscurs, bardés de cannes, l'Oratoire couve le cœur du frère André, comme s'il vivait encore – organe desséché, pierre magique pour l'accueil des prières, l'espoir des estropiés, battant d'une autre vie que la nôtre. Un jour, j'ai emporté avec moi une *Vie du frère André* disposée dans un présentoir. De retour à la maison, j'ai constaté qu'il en coûtait au moins un dollar pour s'approprier cet ouvrage. Je l'ai conservé sans jamais le lire, comme un rappel de ma dette. À mon retour dans les corridors sanctifiés, des mois plus tard, j'ai laissé mes parents me devancer, honorant sans mot dire mon devoir en glissant une pièce dans une boîte en étain.

Des dimanches où mes parents m'emmenaient avec mon frère à l'Oratoire, je me souviens surtout d'un vertige. J'étais impressionné par la multitude des marches et des paliers. C'étaient les escaliers les plus longs que je connaissais. Mon frère et moi les escaladions quatre à quatre, jusqu'à perdre le souffle, et le compte – belle raison de recommencer. Plus bas, les dévots continuaient leur ascension à genoux, égrenant le lent chapelet des élévations.

Les visiteurs avaient le choix de laisser leurs voitures tout en bas, ou dans un stationnement surélevé, plus près de l'entrée de la basilique. Mon père machiniste, dont les genoux souffraient déjà d'usure, préférait la seconde option. Dans un rêve qui me revenait, nous rejoignons, comme à tous ces dimanches, la voiture stationnée là-haut. Alors que nous nous engageons sur la pente descendante, la ville en contrebas ne cessait de s'éloigner, de plus en plus lointaine, de plus en plus étale. Il n'y avait plus de retour possible au monde interminable qui s'agrandissait à nos pieds.

Lune de fromage 5

Dans *Jésus de Montréal* (1989), Robert Lepage, jouant Ponce Pilate dans une Passion présentée sur le chemin de croix de l'Oratoire, s'entretient avec un lunatique: « Tout le monde sait que la lune est faite de fromage... » Lothaire Bluteau, qui incarne l'acteur qui incarne Jésus, tombe de sa croix factice, terrassée par un croyant musculeux, costumé en centurion. Son rôle lui entre tout à fait dans la tête. Il se met à croire qu'il est la réincarnation du Sauveur. Il en fait trop. Il meurt. On fait don de son cœur à un étranger. Je ne cessais de m'étonner que le personnage de Jésus s'appelle Daniel.

Nécropole 6 7

« *It is my nature, my joy and my curse, to forget nothing.* » Ce sont les mots de Severian, narrateur hypermnésique, au premier chapitre du *Book of the New Sun* (1980-1983) de Gene Wolfe. Ce cycle de quatre volumes raconte le retour du Christ en la personne d'un tortionnaire exilé pour avoir commis le péché de miséricorde. J'associe encore la tour de l'Université de Montréal et le cimetière Notre-Dame-des-Neiges qui s'étale à ses pieds avec la Citadelle et la nécropole de Nessus, nappée de brumes au début de *L'Ombre du bourreau* (1980), le premier volume du cycle. L'épopée de Wolfe se déroule sous le soleil rouge d'un avenir si vieux qu'il semble se confondre avec l'antiquité la plus profonde. Les noms de choses que nous n'avons jamais connues y sont dérivés de prédicats latins. Sa lecture a profondément résonné avec l'existentialisme postchrétien propre à ma jeunesse québécoise et a en quelque sorte marqué ma sortie de la science-fiction.

Les brumes de la rivière Gyoll ne remontent pas jusqu'à notre nécropole. L'après-midi brille d'un soleil ardent. En m'alignant sur la tour de l'Université, je parviens à retrouver le lot où reposent ma grand-mère Jeanne et ma famille maternelle dans le labyrinthe des allées. C'est aujourd'hui l'anniversaire de mon père. Malgré son attachement à sa ville natale de Lachine, qu'il n'a jamais quittée, il a décidé de reposer ici, pour attendre celle qu'il aime. « *We believe that we invent symbols. The truth is that they invent us.* » J'ai demandé aux marcheurs qui m'accompagnent d'apporter une fleur, sans leur dire pourquoi. Je les invite à la déposer ici, où, si mon père a raison – et il a eu raison d'aimer –, le temps retourne au temps, et n'oublie rien.

Ciel renversé 6

Le 6 décembre 1989, mon frère croise dans les corridors de la Polytechnique un étudiant fuyant la rumeur du tireur. *Il y a un fou avec un gun.* Ils se précipitent ensemble sous les tables d'un laboratoire, pour attendre, attendre. Plus près de sa peur que ma mère et moi, à Lachine, où la radio racontait. Je le revois, revenu de là, debout dans le cadre de la porte de notre maison de banlieue. Je me tiens à l'épaule de ma mère. Je n'ose pas parler.

Je fréquentais alors le Cégep Maisonneuve. Dans *Polytechnique* (2009) de Denis Villeneuve, une partie de mon *alma mater* sert de double à la Polytechnique. Dans les deux plus beaux plans du film, le ciel s'inverse. D'abord lorsque le personnage du garçon compatissant (un Jean-François, joué par Sébastien Huberdeau), témoin impuissant de la tuerie, se suicide au gaz dans sa voiture, à vue du Saint-Laurent. Les eaux du fleuve se retournent pour devenir le ciel, recouvrir la route, les voitures minuscules. Le motif est repris dans la scène finale, où défilent au bas du cadre les tubes électrofluorescents des corridors institutionnels, adoptant la perspective des mortes, visages tournés vers le plafond sans issue.

Pérégrination des monstres 8 10

On dit que le Lac des castors, cet étang de plaisance, est lié à un vaste réseau de rivières souterraines. Les Iroquois sacrifiaient des bêtes à son esprit tutélaire, Lenusic, monstre à peau rouge et à queue plate, gros comme un cachalot, qui aurait secrètement présidé à leur domination d'Hochelaga.

Les temps changent. Au début du siècle, on a excavé un tunnel ferroviaire sous la montagne pour le passage des convois en partance pour la rive nord. Les trains de banlieue y passent encore. J'aurais voulu découvrir, dans le rayon de ma lampe de poche, les halls caverneux d'une gare secrète, d'où partir vers toutes les directions souterraines.

À l'époque de la Guerre froide, j'ai lu que le Bouclier Canadien recouvrait un réseau cavernicole si étendu qu'on pourrait y voyager des jours durant, s'y refaire une vie à l'abri d'un ciel dangereux. Peu à peu, les survivants d'une guerre nucléaire réfugiés là y oublieraient leur nom, deviendraient un peuple aux yeux lumineux, intime des profondeurs et des monstres, et animé des espoirs les plus déraisonnables.

Un soir de semaine, alors que rien ne permet de les attendre, ils découvriront la gare souterraine, retourneront au monde et m'emporteront parmi eux. Pour revenir à moi, il ne me resterait plus que la fuite.

Pas perdus 9

Le chalet du Mont-Royal est issu du même programme de réemploi qui a donné naissance, par le labeur des chômeurs, à la Tour de Lévis. Elle trône au sommet du mont Boulé, sur l'île Sainte-Hélène, couvrant un réservoir vidé de ses eaux à l'endroit où s'ouvrait, au Grand Jadis, une cheminée volcanique filant jusqu'au noyau terrestre. C'est elle qui a donné relief aux îles de l'archipel d'Hochelaga.

Dans un film qui n'existe pas, le chalet s'anime, aux heures indues, d'une musique de bal. La caméra passe d'un tableau à l'autre – treize scènes de l'histoire du Canada, commandées par un jeune Paul-Émile Borduas qui ne devinait pas encore la révolte qui l'attendait. Le marbre vide du plancher. La lumière de la lune, filtrant par les verrières. La ville qui brille au pied du belvédère.

À travers les sentiers et la futaie, les invités s'avancent sous couvert de la noirceur, dans un éclat de lune ou la lueur d'une cigarette. Ce ne sont que des ombres. On peut à peine distinguer leurs traits, ou leur sexe. Le film prend fin avant qu'ils ne rejoignent le bal. La musique ne joue plus que dans nos têtes. On ne voit que le noir.

Isolation sensorielle 11 12

En 1989, j'ai livré devant ma classe de psychologie un exposé oral sur les expériences d'isolation sensorielle, où il était question de visions primitives et de négation du corps. Les plongeurs dans la Mer de soi, paraît-il, revivent à l'envers la descente du singe, pour enfin rencontrer des êtres en salopette, aux casquettes à large rebord, qui seraient les concierges du réel.

John Lilly M.D., «l'homme qui parlait aux dauphins», apôtre du psychédéisme des profondeurs et de la communication extrahumaine, était un visiteur fréquent de l'Institut neurologique de Montréal. Il y a présenté certaines des expériences qui inspireraient *l'Altered States* (1980) de Ken Russell, où William Hurt s'abandonne à son préhistorien intérieur et s'aliène sa petite amie. Le docteur Lilly redoutait l'émancipation des machines, qui chercheraient leur confort en glaçant de leur cœur froid et calculateur les airs du monde. Dans son mémoire, *Man and Dolphin*, il vante l'honneur des bêtes qu'il capture pour les ramener à sa base insulaire des Caraïbes, se réclame de leur amitié. À l'aide d'assistantes en minijupes, il tente de forcer la conversation de ces animaux chanteurs, au cortex insoluble. Cela finit le plus souvent mal : de nombreux chapitres se concluent sur une prière pour le repos des *abductees* décédés en captivité, loin du monde marin qui était le leur.

En 2011, de retour de San Francisco, où j'ai vu un dauphin folâtrer parmi les surfeurs aux pieds du pic rocheux d'Ocean Beach, le chauffeur de taxi, ému par ma mission, m'amène directement de l'aéroport à la baie de l'Hôpital Royal Victoria. Je file rejoindre mon père, qui souffre des séquelles d'une intervention cardiaque, et a été admis aux soins intensifs. L'hémorragie a arrosé de sang ses poumons. Je le retrouve flottant dans la stupeur des sérums, à la dérive dans la Mer de soi.

Un soir que je veille à son chevet, il réussit à articuler, d'une voix brisée, ces quelques paroles – ses seules avant de revenir à lui, une semaine plus tard : «Penses-tu... que ce sont... de... vrais... docteurs?» Dauphin.

Place des ondes mortes 13

Nous vivons dans un nuage d'inconnaissance électromagnétique. Nos corps, des antennes relayant des signaux invisibles. Il est bon de savoir que se trouve, au pied de la Place Ville Marie, une fontaine où se dissout le sortilège des forces qui nous traversent.

Un observateur doté d'un détecteur spécial, capable de syntoniser et d'amplifier les flux électromagnétiques environnants, casque d'écoute aux oreilles, n'y entendrait qu'un silence crépitant. Au moment de notre passage, la fontaine est asséchée. Les façades de verre de la Place en démultiplient l'image : clepsydre enrayée, creux du temps.

AVANT

N O R D

L O I N

O U E S T

ÉVEIL

10:10
KM 0,4

10:00
KM 0

12:00
KM 2,9

12:40
KM 5

14:00
KM 6,8

BOUL. DECARIE

RUE JEAN-TALON O.

CANORA

RUE BARCLAY

CH. DE LA CÔTE-SŒ-CATHERINE

CH. QUEEN-MARY

CH. DE LA CÔTE-DES-NEIGES

Zone des retours attendus

Pente savante

Plaine des grands repos

Versant occidental

Côte divine

Hauteurs centrales

Maison toujours

DC

LE PAVILLON DE L'INSOLITE

45°17'N / 73°23'O
45°51'N / 73°53'O

Voie du canal

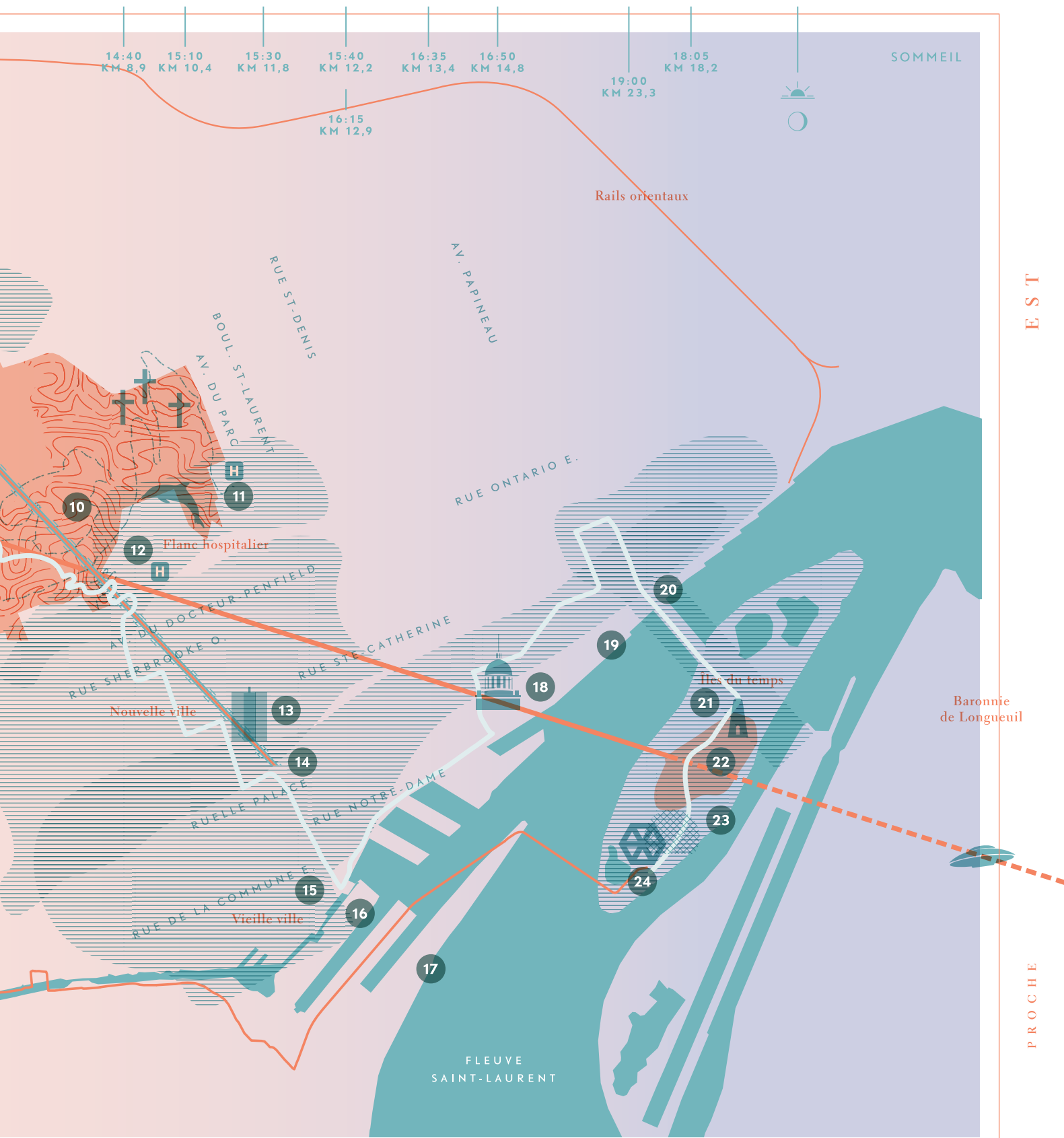
20.06.2015
10H00 - 19H00
—
23,3 KM
—
TEMPÉRATURE
RÉELLE 22°C

STATIONS
DE LA
MARCHE

1 STATION NAMUR
2 HIPPODROME
BLUE BONNETS

3 CINÉMA
CÔTE-DES-NEIGES
4 HÔPITAL GÉNÉRAL
JUIF
5 ORATOIRE
SAINT-JOSEPH

6 TOUR DE L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL
7 CIMETIÈRE NOTRE-
DAME-DES-NEIGES
8 LAC AUX CASTORS
9 CHALET DU
MONT-ROYAL



- 10 TUNNEL DU BOUCLIER
- 11 INSTITUT NEUROLOGIQUE
- 12 HÔPITAL ROYAL VICTORIA

- 13 PLACE VILLE MARIE
- 14 BELL CANADA

- 15 PALAIS DU LIVRE 408, RUE MCGILL
- 16 SILO NO 5
- 17 HABITAT 67
- 18 NOTRE-DAME-DE-BONSECOURS

- 19 ENTREPÔT FRIGORIFIQUE
- 20 PONT JACQUES-CARTIER
- 21 PAVILLON DES BAIGNEURS

- 22 TOUR DE LÉVIS
- 23 BUCKY BALL
- 24 PAVILLON DE L'INSOLITE

Pensée vacante 14

La corporation Bell a installé, au sous-sol de son palais de la communication, un des premiers aiguilleurs d'appels téléphoniques automatisés. Un cerveau artificiel dont la machinerie était si lourde que, lorsqu'elle est devenue vétuste, on a dû l'extraire avec des grues. Les après-midi lumineux comme celui-ci, le reflet trapézoïdal des fenêtres sur l'asphalte rappelle le patron indéchiffrable des cartes perforées. Des histoires et de la lumière. Voilà tout ce qui reste de nos voix.

Palais du livre 15

Je suis souvent retourné, en rêve, à une librairie de la rue Saint-Antoine. Elle n'a jamais existé. Son plancher est flanqué d'escaliers en demi-lune. Ils donnent accès à une mezzanine, où des livres savamment choisis sont disposés, face devant, sur des présentoirs. Je n'ose rien emporter avec moi. Je fuis quelque chose, ou je suis suivi. Je ne sais pas. Je m'inquiète de l'arrivée imminente de quelqu'un, sur le boulevard vide. Les livres me ralentiraient.

Le Palais du livre s'élevait près d'ici. J'aimais autant son désordre que le dépouillement de la librairie rêvée. Il arrivait que nos dimanches en famille s'y achèvent. Je dépensais mon salaire de camelot sur des bandes dessinées, des encyclopédies jeunesse, des romans d'anticipation. Je me souviens des livres entassés par centaines sur les tables, formant des colonnes et des corridors. Il fallait trouver son chemin jusqu'à la section qui nous intéressait, rejoindre l'étage voulu, par les coudes étroits des escaliers dérobés. Parfois, c'était plutôt ici que je me retrouvais en rêve. Je remontais les marches creusées par les pas, escalier après escalier, pour disparaître dans des étages ombreux, égaré parmi l'infinité des livres.

Les ponts et les jours 17

Mon frère et moi conservions, dans la chambre que nous partagions, un album souvenir de l'Expo 67 (Robert Fulford, *This Was Expo*, 1968), où figuraient les plans des appartements modulaires d'Habitat. Je préférais ces schémas aux photographies documentant l'événement. J'y traçais en pensée des chemins, tentais d'élucider le patron combinatoire qui avait donné naissance au dédale. Je croyais que la solution résidait dans ces cours, ces passerelles et ces arches, qui ouvraient des jours, dessinaient des lignes de circulation au milieu de l'amas modulaire.

La nuit venue, je courais par ces corridors, traversais les appartements vides. J'avais l'assurance de revenir quelque part. Sans savoir où. Dans le lit voisin, à un pas de moi, mon frère dormait. Tout près. Ailleurs.

Le Pavillon de l'insolite 24

Aujourd'hui, il n'y a plus ici qu'une vaste étendue de gravier. Dans les années quatre-vingt, le Pavillon de l'insolite, rescapé du futur antérieur de l'Expo 67, abritait une exposition sur les phénomènes paranormaux. Sa pièce maîtresse était la dépouille d'un extra-terrestre à tête d'ampoule. Celle-ci reposait, vêtue d'une seyante combinaison argentée, dans un cercueil de verre, au pied d'une projection en boucle de la scène d'atterrissage du vaisseau mère dans *Rencontres du troisième type* (1977). Dans un rêve qui me revenait, je me penchais vers le visiteur pour sonder son regard noir. Il clignait une fois des yeux, relevait le couvercle, et nous partions ensemble marcher, silencieux, côte à côte, cheminant seuls dans une ville dépeuplée, remontant les bretelles abandonnées d'autoroute jusqu'à ma maison natale, où plus personne n'attendait. C'était le début d'une vie nouvelle, à chercher la sortie du monde. (L)

♦ **Daniel Canty** est écrivain, etc. Ces temps-ci, il poursuit l'écriture de deux feuilletons : le roman *Costumes nationaux* (costumesnationaux.com) et l'essai *Sept proses sur la poésie*, publié à chaque livraison de la revue *Estuaire*. Avec **Julie Espinasse** (Atelier Mille Mille) il a dessiné la carte des pages précédentes.

Le Pavillon de l'insolite a été créé dans le cadre de *La marche (est haute)*, un commissariat d'Eric Mattson, le 20 juin 2015, et exposé à Eastern Bloc, à Montréal, du 17 au 20 septembre 2015. Une carte géopoétique originale a été tirée à 500 exemplaires par Jean-Marc Côté, imprimeur. Daniel Canty a reçu l'aide du Conseil des arts du Canada, qu'il remercie.